

Zeitschrift: Film : revue suisse de cinéma
Herausgeber: Fondation Ciné-Communication
Band: - (2000)
Heft: 12

Artikel: Les chiens aboient, le film passe
Autor: Adatte, Vincent
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-932620>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 29.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les chiens aboient, le film passe

Les surréalistes en musique, c'est encore plus... surréaliste ! Pour faire la fête à Luis Buñuel, qui aurait eu cent ans en l'an 2000, Passion Cinéma va faire aboyer «Un chien andalou» via le «Concerto grosso pour chiens solistes avec orchestre à cordes» de Mauricio Kagel. A Neuchâtel et à La Chaux-de-Fonds.

Par Vincent Adatte

Contrairement à ce que l'on pourrait croire, la musique a toujours été liée au cinéma, ne serait-ce que pour couvrir le vacarme du projecteur qui, à l'origine, partageait le même espace que les spectateurs. Certains grands compositeurs (disons ceux qui n'étaient pas trop coincés) ont très vite fait leurs délices de la rencontre inédite entre ces deux arts de la durée – images en mouvement / mouvement de la musique.

Muet mais très musical

Paradoxalement, le muet a été une sorte d'âge d'or de l'expérimentation «ciné-musicale», surtout dans les années vingt. De ce concert d'associations audacieuses, les films surréalistes auraient dû être partie prenante, tant ils appelaient une mise en musique échappant aux démons déjà familiers de la redondance ou de la bête illustration. Hélas, ils ne furent pas assez nombreux pour faire école : entre 1924 et 1928, il n'y eut guère que trois films authentiquement surréalistes et personne pour les mettre en musique, à l'exception notable d'Erik Satie qui a fait son miel du délirant «Entr'acte» (1924) de René Clair !

Cinquante-quatre ans après la réalisation du «Chien andalou» (1928), le compositeur argentin Mauricio Kagel (né en 1931) démontre que le premier film de Buñuel (co-réalisé par Dalí) se prêtait (et se prête encore) au traitement musical le plus contemporain. Ce

«Un chien andalou» de Luis Buñuel



dernier contribue à réaliser, certes *a posteriori*, le vœu cher à Antonin Artaud¹ : «Le cinéma surréaliste doit être à même de faire éclater la conscience et dégager l'obscur de l'être de la pensée claire qui lui fait écran !» C'est autour de cette performance que Passion Cinéma et l'Opéra décentralisé de Neuchâtel ont bâti deux soirées exceptionnelles au cours desquelles le «pianiste-performer» Luk Vaes, accompagné de l'European Festival Orchestra (constitué de dix-huit musiciens de réputation internationale) dirigé par Valentin Reymond, interprétera les partitions «fantasques et fourbes» des quelques chefs-d'œuvre que compte le cinéma muet surréaliste.

Programme

Tant les cinéphiles que les mélomanes (s'ils sont prêts à tout...) pourront d'abord découvrir «La coquille et le clergyman» (encore sous réserve) co-réalisé en 1924 par Antonin Artaud et Germaine Dulac, considéré comme le premier film surréaliste jamais tourné. Puis suivra «Entr'acte» de René Clair, conçu à l'origine pour être projeté durant l'entracte du ballet dadaïste «Relâche» de Picabia et Satie. En deuxième partie, l'European Festival Orchestra jouera, sur les images inoubliables du «Chien andalou», la partition composée entre 1981 et 1982 par Kagel. Celui-ci avait alors donné suite à une demande de la Télévision suisse alémanique. Renouant «avec l'ironie nécessaire pour aboutir à une dramaturgie musicale surréaliste», Kagel a pris très au sérieux le «toutou» du titre, «en faisant entendre, accompagnées par des cordes, trois voix de chiens différentes : soprano, baryton, basse». Ce ciné-nocturne musical s'achèvera avec «MM51» une pièce «émotive» composée en 1977 qui donne à voir un montage d'images du «Nosferatu» (1921) de Murnau et à entendre un étrange métronome géant et son pianiste, le tout ourdi bien évidemment par l'inimitable Kagel. ■

1. Poète, acteur, homme de théâtre et scénariste français (1896-1948).

«Buñuel/Kagel». Au cinéma Les Arcades à Neuchâtel, le mercredi 30 août à 20 h 30. Au cinéma Plaza à La Chaux-de-Fonds, le jeudi 31 août à 20 h 30. Renseignements : 032 721 12 52.



Vittorio Gassman, l'acteur total

Par Norbert Creutz

Après Marcello Mastroianni, c'est l'autre géant du cinéma italien de l'après-guerre, son seul concurrent sur la scène internationale, qui s'en est allé le 29 juin dernier. Après le chouchou, le mal-aimé, le *mattatore* (le m'as-tu-vu) comme le surnommaient tout de même affectueusement ses compatriotes, car de ce potentiel d'antipathie, Gassman avait intelligemment su faire son principal allié.

Ses origines autrichiennes (par son père), son profil d'aigle et sa stature athlétique auront été aussi bien un atout qu'un handicap pour le comédien, né à Gênes en 1922. Même si sa première passion était le théâtre, le jeune Gassman ne pouvait échapper à un cinéma qui faisait peau neuve au sortir de la guerre. Hélas pour lui, on ne le voit ni en voleur de bicyclette ni en pêcheur sicilien. Dès lors, c'est un cinéma plus commercial qui s'empare d'abord de lui et le propulse héros romantique ou méchant séducteur. De manière significative, des quatre protagonistes de «Riz amer» («Riso amaro» de Giuseppe De Santis, 1948), c'est lui qui incarne la tendance mélodramatique d'un film par ailleurs néo-réaliste.

Un crochet par Hollywood n'arrange rien. C'est alors qu'arrive Mario Monicelli, qui lui propose d'être l'un des voleurs minables du «Pigeon» («I soliti ignoti», 1958) : la grande comédie italienne est née et Gassman en sera désormais l'un des protagonistes, aux côtés d'Alberto Sordi, Ugo Tognazzi et Nino Manfredi. Alors que Visconti, Fellini ou Antonioni le dédaignent, les réalisateurs qui fondent sa renommée s'appellent Monicelli, Risi et Scola. C'est surtout Dino Risi qui, en une quinzaine de films, définit le personnage : grande gueule, macho, avec une fêlure secrète, il est le pathétique «Fanfaron» («Il sorpasso», 1962), l'arrogant industriel d'«Au nom du peuple italien» («In nome del popolo italiano», 1971), l'aveugle obsédé de «Parfum de femme» («Profumo di donna», 1974), le schizophrène d'«Ames perdues» («Anima persa», 1976).

Sur le tard, le cinéma d'auteur international (Altman, Resnais, Delvaux, Zanussi) s'intéresse à lui. Absent de nos écrans depuis «La famille» d'Ettore Scola («La famiglia», 1987), il nous a privé de son déclin, qui se confond avec les derniers feux de la comédie italienne. Dommage. Avec sa disparition, c'est une page du cinéma mondial qui se tourne et qu'il convient à présent de ne pas oublier. ■